

Charette se serait échappé des mains de l'ennemi. Puisse cette nouvelle être confirmée.

Nous lisons dans la Sarthe :

La nouvelle concernant M. de Charette, apportée hier par l'agence Havas, a causé une douloureuse émotion dans notre ville, où on avait appris à estimer son caractère chevaleresque.

A quel'opinion qu'on appartienne, il n'est pas possible de méconnaître chez le colonel des volontaires de l'Ouest une abnégation et un courage, qui ont pu, qui ont dû même aller jusqu'à la témérité.

Qu'il soit mort ou blessé, Charette n'en sera pas moins un héros, que nous envieront les générations futures.

Après avoir annoncé la mort du duc de Luynes, tué au combat de Sougy; la Gazette de France ajoute :

Une des pertes que la France, et nos amis en particulier, déploieront plus amèrement, est celle du jeune et brave duc de Luynes, qui est tombé glorieusement sur le champ de bataille dans l'affaire de vendredi dernier. Le duc, qui était capitaine de mobile, a eu la moitié de la poitrine emportée par un obus, au moment où il enlevait sa compagnie pour la conduire à l'assaut. Sa mort a dû être instantanée. M. de Luynes avait 30 ans. Après avoir appartenu au régiment des zouaves pontificaux, il était rentré en France, où il a épousé la fille de M. le duc de Bissaccia. Sa mort a eu lieu juste trois ans, jour pour jour, après cette union conclue sous de brillants auspices. Le dernier enfant de M. de Luynes n'a que six semaines.

Dès le début de la guerre, le duc de Luynes avait essayé d'organiser à Dampierre un bataillon de francs-tireurs pour contribuer à la défense de la patrie envahie. Ne pouvant y réussir, il est entré comme volontaire dans la garde mobile, et son noble dévouement l'a conduit à une mort glorieuse, mais tristement prématurée. Il s'est montré le digne représentant d'une famille illustre, où la bravoure, l'honneur et le patriotisme sont des vertus traditionnelles.

La France a reçu de M. de Cathelineau la communication suivante :

Monsieur le Directeur,

La difficulté de diriger un dépôt d'aussi loin, et de surveiller convenablement, me fait prendre la résolution de ne plus en avoir, ni à Amboise ni à Tours; ce qui ne nous empêchera pas d'accepter au corps les volontaires qui voudront nous y rejoindre; là, ils se retrouveront habillés et armés.

Permettez-moi, Monsieur le directeur, de vous envoyer un mot qui vous fera comprendre les opérations que nous avons été appelés à faire depuis notre entrée en campagne.

Il nous a été confié deux missions que nous avons remplies de notre mieux, et desquelles les généraux et le délégué du ministre de la guerre ont bien voulu nous remercier.

La première a eu pour résultat la reprise de beaucoup de terrain perdu, sur la rive gauche de la Loire, et l'évacuation, peut-être, d'Orléans par l'ennemi. En effet, se voyant vivement attaqué sur la rive droite, craignant de notre part une attaque sérieuse sur la rive gauche, nous supposant plus nombreux que nous n'étions, il nous a permis par sa retraite, le jour de la bataille de Coulmiers, d'entrer les premiers à Orléans.

La seconde mission a été celle de garder le nord de la forêt d'Orléans, puis l'extrémité nord et le nord-est. Malgré les attaques journalières, sur une ligne si étendue, la volonté des hommes, leur énergie, m'ont permis d'apparaître partout et de repousser toutes les attaques, sans jamais avoir perdu un pouce de terrain.

Quand le 20<sup>e</sup> corps d'armée a percé au nord-est par Montlaur et Bellegarde, je me suis mis en communication, sur leur demande, avec les généraux de ce corps et en particulier avec le général de Polignac, commandant l'aile gauche.

Il me pria d'éclaircir et de soutenir son attaque; je lui promis, après en avoir avisé mon général commandant le 15<sup>e</sup> corps, et nous avons eu, dans cette journée du 28, l'avantage et l'honneur de marcher toujours en tête du mouvement et de couvrir à l'extrême gauche toutes les opérations de la journée, qui eût été marquée par une de nos plus belles victoires, si des troupes fraîches ennemies n'étaient arrivées sans cesse de Pithiviers.

Cette seconde mission, je dois le dire à la louange de toutes les troupes que je commande, a été remplie aussi exactement que la première.

Une nouvelle mission, je dois le dire à la louange de toutes les troupes que je commande, a été remplie aussi exactement que la première.

Une nouvelle mission nous est encore confiée, et nous partons pour la remplir. Recevez, etc.

CATHELINEAU,

Commandant du corps franc de la Vendée et des francs-tireurs du 15<sup>e</sup> corps.

Ingrannes, le 2 décembre.

On écrit de Mézière, le 7 décembre, à l'Echo du Luxembourg :

Les francs-tireurs du Nord ont pris, entre Sedan et Bouillon, une voiture de dépêches prussiennes et une somme de 250,000 fr. Ils ont fait, en outre, 4 prisonniers. Le tout a été amené hier à la place de Mézières.

J'ai été voir hier, à l'église, des travaux de blindage au moyen de sacs de grains. Ce blindage doit, en cas de siège, abriter les femmes et les enfants.

Depuis la dernière tentative des Prussiens, notre situation est restée la même. Des coups de fusils échangés journellement autour de la place et, de temps à autre, un coup de canon est tiré des remparts. Très-souvent, les Prussiens allument des incendies dans les villages environnants. Il y a quelques jours, 24 maisons, à la fois, brû-

laient à une lieue de Mézières. Constamment les Français font de nouveaux travaux de défense. Par contre, les Prussiens, de leur côté, ne restent pas inactifs; c'est ce qui ne permet pas de douter d'un branle-bas prochain.

Une lettre datée de Paris, 4 décembre, et qui émane d'un lieutenant d'artillerie, lettre que nous a obligamment communiquée, renferme le passage suivant, très-affirmatif, en ce qui concerne la situation des vivres.

« Il n'est pas vrai que nous soyons réduits à la famine, comme les Prussiens cherchent à le faire croire. Depuis hier, on a même porté notre ration journalière de viande fraîche jusqu'à 150 grammes. Officiers et soldats ne se plaignent que du froid. »

Il y a quelques jours, raconte le Gaulois, M. Clarendon, attaché militaire de l'ambassade d'Angleterre, demanda à M. de Bismark l'autorisation de franchir les lignes prussiennes. Il l'obtint mais à la condition formelle qu'il ne soit porteur d'aucune lettre. M. Clarendon accepta, mais il pria le chancelier de la confédération du Nord de faire exception en faveur d'une lettre adressée par M. X. au prince de Galles. Le comte de Bismark refusa net, à moins qu'il ne lui fût donné communication de la lettre destinée à l'héritier de la couronne d'Angleterre. A son tour, M. Clarendon rejeta une proposition qu'il considérait comme blessante pour le frère de la future reine de Prusse, fille de la reine Victoria.

La nouvelle de nos revers n'a pas trouvé dans nos colonnes, même les plus lointaines, des cœurs indifférents.

Sous l'inspiration d'un contre-amiral gouverneur, M. de Cornulier-Lucinière, une souscription pour les blessés et les prisonniers français a eu lieu en Cochinchine. Cette souscription a déjà dépassé 40,000 francs.

Honneur et merci à nos amis d'outre-mer.

Le Telegraph fait la juste remarque que la guerre entre l'Allemagne et la France, vient d'entrer dans une phase complètement nouvelle et inattendue.

Les Allemands, d'après tous les rapports, éprouvent la plus grande difficulté à maintenir intactes leurs communications avec leur propre pays; l'hiver aidant, ces difficultés peuvent se multiplier à l'infini. Ce seul fait peut expliquer les opérations de Manteuffel vers le Nord. Il n'est pas du tout probable que les commandants prussiens aient l'intention de chercher une nouvelle base d'opération en se ménageant un passage vers la mer. Les Allemands, avec leur prévoyance ordinaire, se sont aperçus de la facilité qu'ils obtiendraient de se ravitailler de cette façon par l'Angleterre. Et s'ils obtiennent un pied à terre sur la côte et la libre circulation d'une ligne ferrée sur Paris, on peut dès à présent juger des relations qui s'établiront.

Mais quand bien même il ne serait pas prouvé que l'intention des Allemands soit d'établir quelque ravitaillement par la voie de Dieppe ou de tout autre port de mer, il ne peut être mis en doute qu'une grande anxiété règne au quartier général allemand. La France s'est complètement réveillée et elle combat avec le courage que donne le désespoir et la vengeance. Si les envahisseurs parviennent à conserver leurs positions, c'est tout ce qu'ils peuvent espérer en ce moment; à moins que les angoisses de la famine ne forcent Paris à capituler. Chaque jour qui n'est pas marqué d'une victoire est une perte pour les Prussiens. Les maladies, les fatigues et les blessures diminuent leur nombre, et l'idée qu'ils ne combattent plus pour leur patrie diminue de plus en plus leur énergie. Ajoutez à cela que la nouvelle levée de 150,000 hommes de la landwehr, n'augmentera pas la popularité de la guerre en Allemagne, au milieu de ces triomphes mêlés de deuil, de ces œuvres de boucheries et du besoin de repos.

Le correspondant du Times qui accompagne le 12<sup>e</sup> corps d'armée saxon écrit de Champs, le 6 décembre :

« Je ne pense pas que ceux qui croyaient il y a huit jours, que Paris était sur le point de capituler, affirmeraient maintenant que nous n'aurons plus de sorties. L'ordre du général Ducrot, et les masses de Français que l'on a vues la semaine dernière à l'extérieur de Paris ont quelque peu ébranlé les convictions de ceux qui assuraient que la guerre approchait de sa fin. Malgré cela, on ne faiblit pas, car il est positif que, tôt ou tard, la capitale devra se rendre. Le moral des troupes allemandes est excellent. Elles acceptent les postes les plus dangereux sans murmurer.

« Il y a eu un mouvement considérable de divisions et de régiments le long de la ligne de la 4<sup>e</sup> armée, et c'est après une visite du prince royal de Saxe, le commandant en chef, qu'il a été résolu de changer de nouveau le quartier-général du 12<sup>e</sup> corps d'armée saxon, et de le renvoyer au Vert-Galant.

« Tout le monde parle des francs-tireurs. Ils se sont couverts de gloire, mais au prix de terribles sacrifices. Arrivés au nombre de 2,000, ils ont perdu 760 hommes et 36 officiers, plus d'un tiers de leur contingent. Leur commandant, le colonel Hansen, s'est échappé miraculeusement; il a eu 3 chevaux tués sous lui.

« On a dit que les soldats de Paris n'étaient que des recrues inexpérimentées. Sans doute il y a parmi eux des milliers de nouveaux soldats, mais j'ai vu étendus sur le champ de bataille des cadavres de zouaves appartenant à un régiment venu d'Algérie depuis la bataille de Sedan, et la grande majorité des Français qui se sont battus les deux jours ne ressemblaient guère à des recrues. Ils se comportaient comme des soldats aguerris. »

Si solides que soient les Prussiens ce ne sont pas des hommes de fer. La lassitude et le découragement commencent à se trahir parmi eux, ainsi qu'on peut en juger par les extraits suivants d'une correspondance adressée de Chateaudun par le uhlan Hans Wachenhusen à la Gazette de Cologne :

« Je l'avouerai sans détour, je suis un peu las de cette interminable campagne. On se saoule de la chose à la fin, quand depuis le 20 juillet on a assisté à toutes les batailles (Wœrth excepté); quand on a marché sans s'arrêter, quand on a eu soif et faim, qu'on on a bu et qu'on se trouve obligé de marcher en avant au milieu de cette guerre de paysans, dans un pays littéralement rasé, pour n'arriver le soir dans un lit sale que vient de quitter quelque franc-tireur.

« Mais à quoi bon ces plaintes, il faut boire la coupe jusqu'à la lie. C'est ainsi que je suis arrivé à Illiers, un misérable nid de francs-tireurs, qui a été pris par nos troupes, puis abandonné, puis repris et abandonné encore.

« Aux environs d'Illiers, tout est mort et abandonné. Le pays est réellement taillé en morceaux, tant les francs-tireurs y ont creusé des fossés, des tranchees, élevé des obstacles et des barricades. Un épais brouillard couvre tout de ses vapeurs grises; à peine peut-on distinguer, à dix pas, un cuirassier français d'un cuirassier bavarois. Huit uhlands composaient toute la garnison du village. Rien absolument rien à manger. Rien absolument rien à boire. Je fus forcé de me faire du café.

« Depuis que la guerre est entrée dans la phase actuelle, c'est une vraie vie de brigands que nous menons. Voilà quatre semaines que nous passons dans des contrées entièrement ravagées; les derniers huit jours nous avons traversés des villes et des villages, où il ne restait absolument plus rien à prendre. Où sur chaque seuil, nous étions reçus par des malheureux qui nous criaient avec effroi: Plus rien, plus rien! Ou: Nix broot, nix fletsch. (Pas de pain pas de viande) tant la détresse de la population a su lui faire apprendre notre langue.

« Des départements entiers ont vu leurs provisions complètement épuisées; des villes jadis prospères voient toute leur population réduite à la mendicité. Les hommes et les femmes et les enfants affamés contemplant d'un air sombre les groupes de soldats qui reçoivent leurs rations, tandis que les malheureux habitants ne trouvent pas un morceau de pain sec pour leurs enfants qui crient la famine. Dans ces villes désolées les ruines causées par les incendies présentent encore le plus triste spectacle.

« Hier, j'ai vu de nombreux villages incendiés; celui de Viaton, où chaque coup de feu tiré d'une fenêtre a été puni par la destruction de la maison. à Bonneval un de nos dragons fut tué; on dirait que le village est mort, le silence de ces maisons dans lesquelles on apercevait quelques visages pâles et sombres, avait quelque chose de si effrayant que bien que la nuit fût déjà venue je préférerais aller plus loin.

« Si des journaux allemands doutent les tendances de pareils événements et révèlent des procédés, évidemment plutôt attendus encore sous la plume de publiciste germanique qu'exagérés, peut-on s'étonner du sombre désespoir qui s'est emparé des départements envahis et de la France toute entière, et n'a-t-on pas raison de dire que c'est une guerre d'extermination que poursuit la Prusse?

« Lorsque j'arrivai, à 3 heures de l'après-midi, à Artenay, la bataille se continuait encore dans la direction de Neuville et dans le village de Bucy-le-Roi, situé devant moi, situé sur la grande route. Trois de nos régiments, les 11<sup>e</sup>, 83<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup>, étaient au feu. Beaucoup de blessés en revenaient. L'artillerie ennemie jetait ses bombes avec une précision remarquable.

« Jusqu'à ce moment, nous n'avancions guère. L'ennemi se défendait avec acharnement. Cependant, nous avions déjà envoyé derrière nos lignes 450 prisonniers, 75 autres attendaient sur la place du marché. C'étaient des zouaves, des soldats de ligne de différents régiments et des mobiles, presque tous de meilleure mine que tous les hommes pris jusqu'à présent. La plupart des mobiles avaient d'excellents revolvers de fabrication américaine.

« Je pus me convaincre de plus en plus que sous un bon chef on a beaucoup fait pour cette armée de la Loire. Son attitude militaire, son armement (des chassepots) sont irréprochables. Si elle avait pu se perfectionner pendant un mois encore, elle fût devenue un adversaire redoutable.

« Presque tous les prisonniers nous racontent volontiers que leur armée compte 200 mille hommes. On le leur dit et ce leur est un besoin de le croire. Il est possible aussi qu'ils ajoutent à l'armée de la Loire les forces de l'armée de l'Ouest, plus les francs-tireurs et tous les bretteurs d'estrade. Ce qui est certain, c'est que cette armée contient beaucoup d'éléments des classes moyennes. Il y a une différence sensible entre le produit misérables des remplacements et une organisation qui se rapproche de notre landwehr.

« Je me rendis à Brou, dans la nuit noire. Partout des fossés et des barricades, partout les fils télégraphiques coupés. Tout était mort et silencieux le long de la route. A Brou j'ai passé une bonne soirée avec les officiers du 10<sup>e</sup> de uhlands. Les pauvres uhlands ont fort rude besogne maintenant. Au lieu de galoper aux avant-postes, n'ayant d'autre mission que de porter aux villes et aux villages conternés la carte de visite de leurs généraux, ils sont maintenant continuellement inquiétés par les francs-tireurs et les mobiles, exposés aux feux isolés, aux balles sournoises qui partent de chaque buisson, de derrière chaque arbre, du coin de chaque fossé. La cavalerie souffre beaucoup, s'épuise à vue d'œil et perd chaque jour plusieurs hommes.

« Je ne crois pas qu'on livre encore de grandes batailles (c'est le 29 novembre que Hans écrit cela). Les mobiles ne se laissent plus attaquer en nombre ni en rase campagne.

« Nous marchons toujours. Les Bavarois sont tous nu pieds, car tous ont déshiré, usé et perdu leurs bottes le long du chemin.

« Tout le monde soupire après la paix et attend impatientement la capitulation de Paris.

« A Chateaudun tout le monde s'est sauvé devant nous, les pauvres seuls sont restés. Ils écoutent en frémissant la canonnade, car chat échaudé, etc. Les classes pauvres désirent la continuation de la guerre, cependant; mais les classes aisées demandent la paix.

« Qu'allons-nous devenir?... Voilà la question que chacun se pose. Irons-nous en avant ou nous arrêterons-nous? Attaquerons-nous l'ennemi qui est là devant nous, dans ses retranchements? Ou bien avons-nous assez marché pour chercher un adversaire introuvable, qui nous a fait courir de droite à gauche pendant plusieurs semaines et nous attire avec ces corps disposés de mobiles et de francs-tireurs toujours plus loin et plus loin.

« Nul ne sait ce qui va arriver. On dit que demain nous pousserons en avant. Je ne le crois pas, car nous travaillons à nous couvrir de retranchements. On dit aussi que de nouvelles négociations de paix sont entamées. On dit enfin que le roi Guillaume ne veut pas entendre parler du bombardement de Paris, qui doit commencer le 4 décembre sans remise aucune. Il court aussi une foule de bruits avec lesquels on cherche à faire diversion aux ennus de notre situation.

« Il me semble que la guerre en est venue à ce moment que tout le monde désire la paix. Des départements entiers sont privés de toute nourriture; des villes entières voient leurs populations réduites à la mendicité, et nul ne sait où il trouvera un morceau de pain demain.

« Les basses classes se traînent de faim dans les rues et fixent un regard sombre sur nos soldats, rigoureusement rationnés, quand eux-mêmes, les malheureux, n'ont pas un morceau de pain noir et sec à donner à leurs enfants qui pleurent.

« C'est d'un aspect désolé que ces ruines encore fumantes des maisons dans les villes et villages incendiés. J'en ai tant rencontré sur ma route de ces villes et ces villages détruits, où règne un silence de mort.

« Toute activité, toute occupation a cessé dans les villes que nous traversons. Personne ne travaille et je n'ai même pu faire rapéceur mes bottes déchirées par les marches continuelles.

« Il n'y a rien à faire cependant, car nul d'entre nous ne se résignerait à refaire le chemin en retraite, s'il n'obtenait d'abord la conviction que tous ces sacrifices obtiendraient leur récompense. L'espérance en une paix prochaine en est d'autant plus vive, car les Français et les Prussiens la demandent également.

« C'est que, depuis hier, l'hiver nous a surpris. Avant nous patauguions dans l'eau et la boue; une épaisse croûte de glace couvre l'eau maintenant et la neige a blanchi la nature et les maisons.

« Je ne sais donc ce que nous ferons demain, car l'ennemi est là devant nous. Demain, c'est le jour de repos, on travaillera à réparer les dommages soufferts par les équipements, on songera surtout à se procurer de la chaussure. Nous nous voyons dans la nécessité d'arracher les souliers des pieds aux habitants, quoi qu'il y ait encore d'abondantes provisions à Meaux et à Chartres.

On lit dans l'Indicateur d'Hazebrouck :

Nous recevons aujourd'hui 10 décembre une lettre de M. Alidor David, commis principal des contributions indirectes aux Andelys (Eure).

Cette lettre, qui porta la date du 2, renferme des détails que nous croyons de nature à intéresser nos lecteurs. Nous en reproduisons in extenso :

Les Andelys, ce 2 décembre 1870.

Mon frère,

Je rentre d'Étrépagny, c'est navrant! Non, jamais les horreurs de la première invasion, que nous a si souvent contées notre mère, n'ont approché les horreurs que j'ai vues. Le Cosaque, véritable barbare, passait comme la trombe, tout était broyé sur son passage; le vandale moderne ravage tout et laisse après lui des hommes torturés et des femmes qui maudissent.

Je n'ai pas à vous raconter le combat ou mieux le coup de main d'Étrépagny. Les Saxons, arrivés à six heures du soir, le 29 novembre, surpris par les troupes françaises vers deux heures du matin, durent fuir ou se rendre sous une grêle de balles. Ce fut un massacre, au milieu d'une nuit épaisse. La population terrifiée s'était retirée au plus profond de ses demeures.

A la pointe du jour tout était fini depuis longtemps, ce qui avait échappé aux coups de nos soldats fuyait vers Gisors, le reste était amené au camp d'Écouis ou gisait par les rues de la ville.

A midi, un cri: « Voilà les uhlands! » se propage avec la rapidité de la foudre. On s'enferme.

Trente Prussiens traversent la ville, du renfort leur arrive, ils sont soixante fantassins et une centaine de cavaliers, qui se partagent la besogne. — Tous les hommes sont arrêtés, amenés hors la ville, soigneusement gardés, puis on fait annoncer par les rues défense formelle de sortir. Les maisons se ferment, les fantassins armés de haches enfoncent les portes au milieu des cris de femmes affolées. D'autres soldats pénètrent dans les demeures, pillent, ravagent, brisent tout ce qu'ils rencontrent. On arrose de pétrole une botte de paille, on la jette enflammée sous un lit, dans un escalier, voilà une maison en feu. Trente, quarante maisons s'enflamment ensemble, la dévastation continue.

Il faut de l'argent, il faut des boissons, il faut n'importe quoi à ces voleurs de grand chemin. Ils cassent les meubles, mettent les vêtements en lambeaux, se gorgent d'argent et de liqueurs, brisent pour briser.

J'ai visité plusieurs maisons pillées, celle de M. X... notaire, n'a plus rien d'utile de la cave au grenier. Tout est broyé, pulvérisé marbres, porcelaines, cristaux, jonché le sol; plus une porte sur ses gonds, plus un carreau aux fenêtres. Et cela ne suffit pas, il faut l'incendie pour cacher ses ravages, on l'allume sous les casiers à moutons.

Un pensionnat de demoiselles, qui la veille était occupé par cent vingt de ses sœurs, est souillé d'une manière infâme. Sur un tableau noir on peut lire: « Les volontaires saxons, le 29 novembre, souvenir... L'incendie y fut allumé mais ne se propagea que dans une seule pièce du rez-de-chaussée.

Le feu est aux quatre coins de la ville, d'où viendra le secours? Une pauvre fille d'hôtel se jette à genoux sur la route, devant des officiers et demande en grâce qu'on déplace les pompes ne serait-ce que pour sauver leurs chevaux blessés, dont l'incendie va atteindre les écuries. Ils ont été insensibles aux prières des épouses et des mères, ce souci de leurs chevaux les touche, ils disent: « Allez. » La pauvre fille vole, implore de l'aide, les pompes sont là, on les tonte. Malédiction! Elles sont percées de toutes parts. J'en ai vu une percée de quatre coups de lance.

La rue n'est plus tenable, l'incendie menace de dévorer quiconque s'y engage; les vainqueurs quittent la place. Ils se retirent à un demi kilomètre environ et là, font halte pour manger. Ah! misérables! le pain que vous dévorez à l'abri des flammes, ce pain vous l'avez bien gagné, votre roi doit être content de vous, il pourra télégraphier à sa femme.

Vous avez battu, blessé et emmené des citoyens inoffensifs, vous avez accablé d'injures le médecin qui, toute la nuit, avait soigné vos blessés, vous avez battu des femmes, vous avez donné la mort à quatre personnes, terrifiées par vos atrocités, vous avez bien mérité de la patrie allemande et votre roi vous doit une récompense. Vous êtes les dignes fils de Luther, de Kant, de Hegel, de Strauss qu'admire notre joli Renan. Ah! vous savez lire et écrire! et vous vous posez en pionniers de la civilisation, votre récompense en sera plus belle.

Vive Dieu, le châtimeur est proche! Ah! vous croyez, Roi de brigands, étouffer sous votre botte le cœur de la France, comme vous tenez l'homme de Sedan! Ah! vous croyez étouffer ce cœur! De ce cœur jaillira du sang pour éteindre les incendies que vous avez allumés, du sang qui noiera votre race maudite. Femmes d'Allemagne, tremblez pour vos nouveau-nés, l'heure du châtimeur est proche, les spectres de Bazailles vont secouer leurs lincoles. Al. David.

P. S. — Cette malheureuse population d'Étrépagny si éprouvée a accueilli avec transport, la nouvelle que je lui apportai, de la sortie du général Ducrot.

On entourait le messager de la bonne nouvelle, le journal allait de main en main, puis il fut affiché sous la halle, et le soir venu il était encore entouré et on entendait les gens dire: « Notre malheur est bien léger si c'est vrai. »

Nous lisons dans le Guelteur de St-Quentin :

Les Prussiens se sont décidément éloignés des places du Nord. Vendredi dernier, quelques uhlands avaient paru à Gréville et dans les autres villages voisins de Bapaume. Vers le soir, deux coups de canons tirés en signe de ralliement par les troupes qui occupaient Albert, les ramenèrent dans cette direction. Les 1,500 hommes installés à Alse sont retirés eux-mêmes vers Amiens samedi matin. On rétablit en ce moment le pont qu'ils ont fait sauter sur la voie ferrée près de Miraumont. Les trains du Nord qui n'ont jamais cessé de desservir les stations de Boisieux et d'Achiez-Bapaume, reprendront sans doute prochainement le service d'Albert. L'ennemi n'a fait dans cette petite ville ni dégât ni réquisition d'argent.

Protestation de l'Alsace :

Les imprimeries de Strasbourg étant surveillées, la protestation suivante circule manuscrite dans la ville :

« Chers concitoyens,

« Notre bonne ville de Strasbourg a opposé à l'invasion une résistance matérielle et morale vraiment digne d'éloge.

« Les Prussiens ont cru pouvoir nous réduire par plusieurs jours de bombardement, ils se sont étrangement trompés.

« La mère patrie a déclaré que nous avons rempli notre devoir, l'histoire a déjà ratifié ce jugement, et la renommée publie dans tout l'univers le vivant exemple de la défense de Strasbourg.

« Ce n'est pas par vaine gloire que nous rappelons ces souvenirs, nous n'avons pas le temps de trop regarder le passé; nous sommes encore dans la lutte.

« Voyez la France, la noble France combat pour nous! Alsaciens, elle ne nous abandonne pas, nous la laissons pas seule à la bataille.

« Jusqu'ici, Strasbourg a fait son devoir, que son passé nous inspire pour le présent, pour l'avenir. Vous le voyez, hélas! la résistance par la force ne nous est plus possible; que peut faire l'homme renversé sous le genou du fort, sous le poignard qui le menace?... Rien sans doute avec son bras; mais son esprit, force incomparable, n'est-il pas libre? Qui peut subjuger notre pensée? Qui peut étouffer les élans de nos cœurs?

« Oh! arrière, vous tous dont la cotûme est d'arracher l'enfant des bras de sa mère! arrière! l'Alsace est attachée à la France, la mère combat pour l'enfant, l'enfant combattra pour la mère.

« Oui, cher concitoyens, la résistance morale nous reste, continuons-la avec énergie nouvelle. Montrons à ces loups raviss-